



les écrits

# 60 ans de création

PASSAGE DE TÉMOINS :  
20 DUOS D'ÉCRIVAINS

VOLUME 1

142





**NOVEMBRE**2014

**LES ÉCRITS — REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON**

**Directeur :** Pierre Ouellet

**Directeur adjoint :** André Ricard

**Président honoraire :** Jean-Guy Pilon

**Comité de rédaction :** Jacques Allard, André Brochu  
Nicole Brossard, Monique Deland, Denise Desautels, Hélène Dorion,  
Danielle Fournier, Naim Kattan, André Ricard

**Conseil d'administration :**

Jean-Claude Corbeil, Denise Desautels, Danielle Fournier,  
Georges Leroux, Pierre Ouellet

**Correction d'épreuves :** Pascale Matuszek

**Secrétaire de rédaction et adjoint administratif :** David Desrosiers

**Conception graphique et mise en pages :** Olivier Lasser

Les Écrits — Case postale 1287, succursale Complexe Desjardins Montréal (Québec) H5B 1C4  
Téléphone : 514 987-3000 (3796#, 1578#) • Télécopieur : 514 987-6548  
[www.lesecrits.ca](http://www.lesecrits.ca) • [ouellet.pierre@uqam.ca](mailto:ouellet.pierre@uqam.ca)

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec  
et le Conseil des arts de Montréal subventionnent cette publication.  
Membre de la SODEP.

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec



LE CONSEIL DES ARTS  
DU CANADA  
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL  
FOR THE ARTS  
SINCE 1957

CONSEIL DES ARTS  
DE MONTRÉAL



Dépôt légal : 5<sup>e</sup> trimestre 2014  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 1200-7955

Envoi de Poste-publications Enregistrement n° 40044285

© les écrits

# SOMMAIRE

**NUMÉRO 142 • NOVEMBRE 2014**

**PIERRE OUELLET**

*Présentation* ..... 9

**EMMANUEL KATTAN**

*Sans chemin* ..... 23

*Devenir écrivain* ..... 26

**NAÏM KATTAN**

*Visages* ..... 29

*Dans la proximité* ..... 36

**JEAN-SIMON DESROCHERS**

*Cueillette* ..... 41

*Lettre du pilleur de mots à l'intention de leur auteur* ..... 46

**ROBERT LALONDE**

*Engrangement* ..... 49

*Nous sommes toujours là* ..... 54

**MARTINE AUDET**

*Poèmes en dents de scie* ..... 59

*Furama Hotel L.A.* ..... 64

**NICOLE BROSSARD**

*Pierres foule et petits crânes (numériques)* ..... 67

*Noir court rideau – le début* ..... 70

**HERVÉ BOUCHARD**

*Description de quatre endroits et mort d'un chien* ..... 75

*Un homme au rêve habitué vient ici parler d'un autre  
qui s'appelle Jean-Pierre* ..... 80

**JEAN-PIERRE VIDAL**

*Le gré des vents et la récolte incertaine* ..... 83

*La contingence enchantée* ..... 88

**GENEVIÈVE BLAIS****ET DENISE DESAUTELS**

*La forêt ne tient plus, et le cœur bat encore* . . . . . 93

**GENEVIÈVE BLAIS**

*Le pouvoir disproportionné des monstres* . . . . . 109

**DENISE DESAUTELS**

*la nuit la meute* . . . . . 111

**YANN MARTEL**

*Les hautes montagnes du Portugal* . . . . . 117

*Cette affaire d'aimer les mots* . . . . . 124

**ÉMILE MARTEL**

*Qu'est-ce qui m'attend ?* . . . . . 127

*Sept digressions d'un père sur son fils écrivain* . . . . . 129

**BENOIT JUTRAS**

*Race privée* . . . . . 137

*L'obscurité du dehors ne porte pas de nom* . . . . . 142

**MARCEL LABINE**

*Au cœur des paysages* . . . . . 147

*Consentir à l'outrenuit* . . . . . 152

**ÉTIENNE BEAULIEU**

*L'heure des scarabés* . . . . . 159

*La voix d'Yvon Rivard* . . . . . 163

**YVON RIVARD**

*Le dernier chalet* . . . . . 167

*Étienne Beaulieu ou l'innocence seconde* . . . . . 171

**FRANÇOIS GUERRETTE**

*Hurler ne fait pas reculer les tempêtes* . . . . . 177

*On ne meurt jamais deux fois dans le même corps* . . . . . 180

**JEAN-MARC DESGENT**

*Le chant de l'inhumain* . . . . . 183

*Le mystère rude* . . . . . 188

<b>GUILLAUME ASSELIN</b>	
<i>Le chasseur de couleurs</i> . . . . .	193
<i>L'Avent</i> . . . . .	206
<b>PIERRE OUELLET</b>	
<i>Dans le temps</i> . . . . .	211
<i>Pigments de la langue</i> . . . . .	223
<b>BENOÎT VACHON</b>	
<i>La structure des malaises</i> . . . . .	229
<i>Une balle perdue atteint sa cible</i> . . . . .	236
<b>MONIQUE DELAND</b>	
<i>La posture du cadavre en orbite</i> . . . . .	239
<i>Nous sommes les lieux hurlants de la terre</i> . . . . .	244
<b>FILIPPO PALUMBO</b>	
<i>Cosmoshima</i> . . . . .	249
<i>La Grande Fermentation</i> . . . . .	258
<b>PAUL CHAMBERLAND</b>	
<i>L'épreuve de la cécité</i> . . . . .	263
<i>Le risque de voir</i> . . . . .	270
<b>PERRINE LEBLANC</b>	
<i>La perspective américaine</i> . . . . .	275
<i>Des fleurs pour Catherine</i> . . . . .	279
<b>CATHERINE MAVRIKAKIS</b>	
<i>Le prophète</i> . . . . .	283
<i>Portrait d'une écrivaine en souveraine</i> . . . . .	289
<b>LOUISE BOUCHARD</b>	
<i>L'amour du vivant</i> . . . . .	295
<i>Nous sommes un dialogue</i> . . . . .	299
<b>LOUISE COTNOIR</b>	
<i>Stances graves</i> . . . . .	301
<i>Transmission</i> . . . . .	304

**CHRISTINE PALMIÉRI**

<i>Vertige sidéral</i> . . . . .	309
<i>Chevalier de l'espace</i> . . . . .	317

**ROBER RACINE**

<i>Le petit meurtrier</i> . . . . .	323
<i>Une cosmonaute au bord du monde</i> . . . . .	328

**JUDY QUINN**

<i>Après le pont</i> . . . . .	333
<i>Avant le pont</i> . . . . .	338

**DANIELLE FOURNIER**

<i>elle n'est pas là</i> . . . . .	341
<i>De l'arbre à la naissance</i> . . . . .	343

**PATRICK NICOL**

<i>Gens de Dublin</i> . . . . .	351
<i>Facebook le matin</i> . . . . .	356

**HUGUES CORRIVEAU**

<i>Et là, mon cœur</i> . . . . .	359
<i>L'écriture à vif</i> . . . . .	364

**MICHAËL TRAHAN**

<i>Pierres tombées</i> . . . . .	369
<i>L'étrange solitude de celui qui ne sait pas danser</i> . . . . .	373

**MICHAËL DELISLE**

<i>Effacements</i> . . . . .	377
<i>Les miracles qu'on nomme</i> . . . . .	380

**VINCENT FILTEAU**

<i>J'ignore qui nous soigne au marché noir</i> . . . . .	385
<i>La succession du feu</i> . . . . .	389

**PIERRE DANCOT**

<i>Quelques silences à l'agonie</i> . . . . .	393
<i>Par défaut</i> . . . . .	397



<b>KIM DORÉ</b>	
<i>Prélude à l'Encyclopédie fantôme</i> .....	401
<i>Les mots qui vont surgir</i> .....	405
<b>LOUISE DUPRÉ</b>	
<i>Je suis une gorgone</i> .....	409
<i>Le mot éclair</i> .....	416
<b>CHRISTINE PALMIÉRI</b>	
<i>D'une goutte. Le monde de Dan Barichasse</i> .....	421
<b>PIERRE OUELLET</b>	
<i>Frottements de l'œil</i> .....	423
<b>NOTICES BIOGRAPHIQUES</b> .....	428
<b>PORTFOLIO : DAN BARICHASSE</b> .....	436





## PIERRE OUELLET

### *Présentation*

Commémorer, c'est « se souvenir ensemble », « se rappeler en commun » : se remémorer *avec* et *comme* autrui quelque chose qui nous a marqués collectivement. Ce n'est pas seulement *Les écrits* dont on fête l'anniversaire aujourd'hui mais également la littérature québécoise tout entière et une culture francophone d'Amérique qui s'est créée au même moment que la revue, quelques années après la parution de *Refus global*, un an à peine après la fondation de l'Hexagone et deux avant celle de *Liberté*. La littérature canadienne-française (rappelons que le premier nom de la revue était *Les écrits du Canada français*) prenait un essor considérable en ce milieu du XX<sup>e</sup> siècle, après de premiers efforts plus ou moins fructueux dont témoignèrent chacun en son temps *Le Nigog* et *La Relève*, et cet élan ne s'est jamais arrêté depuis : *Les écrits* ont accompagné et encouragé cette irrésistible lancée depuis 1954 en publiant les auteurs les plus importants qui ont façonné la culture et la littérature d'ici, d'Alain Grandbois à Gérard Bessette, d'Anne Hébert à Marie-Claire Blais, de Roland Giguère à Jacques Ferron, de Claude Gauvreau à Hubert Aquin, de Gaston Miron à Fernand Ouellette, de Thérèse Renaud à Rina Lasnier, de Jacques Brault à Michel van Schendel, de Jean Lemoyne à André Belleau, de Marcel Rioux à Pierre Vadeboncoeur... Tant d'autres encore, qui ont marqué l'histoire durablement, auront laissé des traces dans la revue à côté de celles d'auteurs étrangers de premier plan comme Yves

Bonnefoy et Salah Stétié, Jean Grosjean et Édouard Glissant, Jean Cassou et Andrée Chedid, Étienne Gilson et Paul Zumthor.

Né quelques années à peine avant la revue, je me suis moi-même initié à notre littérature naissante en lisant dans *Les écrits* les textes fondamentaux des auteurs déjà cités («Les rédempteurs» d'Hubert Aquin, paru dans le n° 5, en 1959, «L'accident» et «L'emplâtre» de Gérard Bessette, publiés dans le n° 12, en 1962, ou «Les voyageurs sacrés» de Marie-Claire Blais, parus dans le n° 14, de 1962 aussi) et des œuvres d'auteurs iconoclastes qui y publièrent leurs premiers textes, comme Patrick Straram (des chroniques déjantées, dans le n° 6 paru en 1960), Raoul Duguay (ses premiers poèmes, publiés dans le n° 20 en 1965), Louis Geoffroy (des textes hybrides, parus dans le n° 21 en 1966) et Albert G. Paquette (des nouvelles débridées, publiées dans le n° 27, en 1969, quelques années avant sa mort prématurée), dont j'ai eu le plaisir et l'honneur de faire paraître trois magnifiques poèmes en prose dans l'une des dernières livraisons de la revue, publiée ce printemps. Je n'étais pas sans savoir que *Les écrits* étaient parrainés par l'Académie canadienne-française (devenue l'Académie des lettres du Québec), qui fête cette année son 70<sup>e</sup> anniversaire, mais les auteurs que j'y lisais, le plus souvent dans la bibliothèque un peu poussiéreuse de l'Institut canadien située au cœur du Vieux-Québec, me semblaient pour la plupart échapper à ce qu'on appelle l'«académisme», si éloigné de ce que je découvrirai plus tard au sein même de cette grande institution — au moment de mon élection, en 2009, mais déjà bien avant, en 1997, où l'on m'a remis le prix Ringuet pour un roman plutôt hérétique intitulé *Légende dorée* —, soit les poètes, les romanciers et les essayistes les plus audacieux que le Québec ait connus au cours des dernières décennies, dont on pourra d'ailleurs lire les œuvres récentes dans les pages qui suivent et celles de notre prochain numéro-anniversaire, à paraître en mars 2015, où l'on trouve plus de

vingt auteurs membres de l'Académie sur les quatre-vingt que nous avons réunis.

*Passage de témoins*, voilà le titre des deux numéros doubles qui rassemblent chacun vingt duos d'écrivains: un défilé d'auteurs jeunes et moins jeunes qui témoignent de l'éternelle jeunesse d'une littérature qui a pourtant atteint, à l'instar de la revue, une grande maturité et un plein épanouissement à travers plus d'un demi-siècle d'épreuves et d'expériences qui n'ont cessé de la renforcer, nonobstant le peu de cas qu'on fait d'elle aujourd'hui dans les médias et sur la place publique. Un «passage» de poètes, de romanciers et d'essayistes saisi au moment où le «bâton à message» que représente la parole-témoin passe de main en main ou de bouche en bouche pour assurer la transmission de la voix et du regard que la littérature consacre depuis toujours à notre monde et à son histoire. Dans *transmission* il y a mission: l'écrivain n'est pas un missionnaire, encore moins un commissaire ou un simple commissionnaire qui transporte un message d'un point à un autre sans en être l'auteur ni le destinataire, mais il est sans aucun doute un émissaire au sens étymologique du terme, le mot latin *emissarium* ne désignant pas tant l'«envoyé» ou l'«espion», comme on le croit trop souvent, que le «canal d'évacuation» du trop-plein de sens, d'idées, d'images ou d'émotions qui constituent la mémoire et l'imagination d'une communauté à une époque donnée, le système de canalisation du rêve, des remords et des regrets, des désirs et des peurs qui sous-tend jusque dans les sous-sols les plus profonds l'espace public dans lequel un peuple se meut sans toujours savoir où il va et d'où il vient, que la littérature seule peut lui faire voir et entendre en «émettant» depuis les souterrains où circulent les flux de sens et de non-sens, de sons et d'ultrasons, de raisons et de passions sur lesquels la vie commune repose ou s'agite. La littérature est la «veine émissaire» qui relie le corps social à son système nerveux central, l'artère souterraine

ou le conduit secret grâce auxquels l'énergie vitale d'une société circule librement dans toute sa chair et son esprit où se rencontrent les passions les plus troubles qu'elle vit et les représentations les plus riches qu'elle crée. L'écrivain est un conducteur d'air, un connecteur de souffle, un canalisateur d'énergie qui ne se contente pas d'émettre des messages ou de transmettre des idées mais assure par sa voix et son regard d'émissaire le liant du sens et de l'insensé comme on parle de lien du sang au sein des communautés les plus hétérogènes, dont les attaches les plus solides sont de nature symbolique bien plus que généalogique.



Une revue comme *Les écrits*, vouée depuis 60 ans à la libre circulation des forces vives de la parole et de la pensée, ne pouvait fêter son anniversaire – et celui de la littérature tout entière, dont elle a largement favorisé le développement – qu'en mettant en réseau les différentes générations d'auteurs qui assurent depuis sa fondation la pérennité et l'incessante métamorphose des «canaux de communication» qu'elle a contribué à mettre en place. Nous avons donc constitué des duos d'écrivains formés de cadets et d'aînés, parfois de pères et de fils non seulement spirituels mais bien réels, comme les tandems formés par Emmanuel et Naïm Kattan ou Yann et Émile Martel, qu'on lira dans ce numéro, et celui de Sébastien et André Ricard, qu'on pourra lire dans le prochain, afin de rendre sensible au lecteur ce passage de témoin dans lequel l'un ne cède pas la parole à l'autre, qui ne se l'approprie pas non plus, mais où l'un et l'autre partagent un même souffle, un même air, une même énergie, comme ils partagent une mémoire ou un imaginaire faits de singularités irréductibles, dues au ton et au style de chacun, mais qui constituent un seul grand labyrinthe de conduits symboliques nous ratta-

chant à notre passé le plus lointain comme à notre avenir le plus incertain, double «inconnue» dont la littérature ne cherche pas tant à résoudre qu'à déployer l'équation. La consigne était simple: chaque membre d'un duo devait écrire deux textes, le premier de manière autonome, sans que la concertation ne soit toutefois interdite, et le deuxième adressé, consacré ou dédié à l'autre sous forme de lettre imaginaire, de note de lecture ou de texte dédicacé. Les auteurs ont été d'une grande générosité: ils ont été nombreux à avoir répondu favorablement à notre invitation — de sorte que nous avons dû augmenter le nombre de duos prévus, qui est passé de 30 (60 auteurs pour les 60 ans de la revue) à 40 — et ils nous ont donné des textes d'une grande ampleur et d'une telle profondeur qu'on ne pouvait rien en retrancher, nous incitant à les publier intégralement malgré le dépassement du nombre limite de feuillets demandés, tout en regrettant de ne pouvoir le faire en un seul volume, qui aurait nécessité plus de 800 pages. On trouvera à la fin de ce numéro la liste des 20 tandems dont nous publierons les contributions dans la prochaine livraison prévue pour le 1<sup>er</sup> mars 2015.

On constatera que la complicité entre les auteurs jumelés va très souvent au-delà des consignes, le texte «autonome» de chacun constituant d'emblée une sorte d'«hommage» au partenaire, où la courroie de transmission est déjà actionnée, les «passages» d'un membre à l'autre du duo étant constants et répétés, au point que le texte de l'un se construit parfois à partir des mots de l'autre: tout duo suppose qu'on joue ou chante ensemble, tout tandem qu'on pédale au même rythme et dans le même sens... Dans certains cas les textes sont à ce point accordés qu'on les a publiés en alternance, comme la double contribution de Geneviève Blais et Denise Desautels où les poèmes de l'une et de l'autre apparaissent en vis-à-vis. En quelques rares occasions la règle du couplage de générations ne s'applique pas, la connivence entre les auteurs s'étant

établie synchroniquement — comme entre Louise Bouchard et Louise Cotnoir, par exemple, où la différence d'âge est peu sensible —, démontrant que l'air et le souffle se transmettent aussi latéralement, entre personnes qui partagent le même temps. Le monument de plus de 800 pages que constituent ces deux numéros doubles par lesquelles nous commémorons la longue vie des *Écrits* n'est pas à proprement parler un mémorial, destiné à perpétuer le souvenir d'un passé qui remonte loin et demeure riche d'évocations, mais l'esquisse ou la maquette d'un avenir qui s'y dessine avec la précision d'un véritable plan, où l'on devine les différentes directions que l'imaginaire peut prendre: ce n'est pas un inventaire qu'on y fait, afin de nourrir les archives et les annales de l'histoire, mais une inventivité à laquelle on laisse toute la place pour que s'exprime la puissance renouvelée de la parole, nécessaire à la survie d'une culture encore jeune, toujours en pleine croissance.



Il fallait à ce numéro-anniversaire une iconographie forte et vive, euphorique, jubilatoire, d'un lyrisme dense, profond, qui explose en lumières et coloris d'un éclat à la fois naturel et spirituel, et implose en gestes et textures d'une puissance et d'une intensité qui s'éprouvent dans la plus grande concentration. La peinture de Dan Barichasse, artiste français au long parcours, ayant fréquenté le Québec, où il a exposé à quelques reprises, et plusieurs des auteurs réunis dans ces pages, est porteuse d'un élan et d'un enthousiasme qui poussent à l'exultation par sa riche nature vibratoire, conductrice d'énergies, émettrice de forces, au même titre que les textes rassemblés ici se caractérisent par leur puissante «transmissivité», la capacité de faire passer leur témoignage par la chair même du verbe, par la voix et la vision qui nous emportent, bien plus qu'elles ne transportent quelque message. Il y a dans l'art de



Barichasse un tel emportement, un tel essor et un tel ressort dans la gestuelle comme dans l'invention des formes qu'on ne peut qu'être contaminé par son effervescence et sa force de ravissement, sur lesquelles nous reviendrons en fin de numéro pour dire combien cette œuvre empreinte d'allégresse s'inscrit dans la vitalité d'un temps qui n'est pas seulement mémoire mais également promesse.



Fondée il y a 60 ans par Jean-Louis Gagnon, auquel Paul Beaulieu, Jean-Guy Pilon et Naïm Kattan ont succédé en en renouvelant et revivifiant la forme et le contenu de décennie en décennie, la revue *Les écrits* ne s'inscrit pas que dans le passé mais dans l'avenir aussi. Dans l'esprit même de mes illustres prédécesseurs, à qui je rends hommage par ce numéro que je leur dédie avec ma plus vive reconnaissance pour le travail qu'ils ont accompli, j'ai souhaité donner à cette double livraison un caractère prospectif bien plus que rétrospectif, en faisant d'abord place aux jeunes auteurs dans les duos que nous avons formés : c'est eux qui prennent d'emblée la parole parce que la littérature n'est jamais née tout à fait, toujours à naître et à renaître dans de nouvelles voix et une nouvelle vision qui la créent ou la recréent. J'ai tenté depuis mon entrée en fonction comme directeur, en janvier 2010, de donner moi aussi une nouvelle impulsion à la revue en y publiant de jeunes écrivains audacieux, qu'on pourra lire à nouveau dans ce numéro et dans le suivant, en faisant paraître leurs textes à côté de ceux des grands aînés qui ont marqué l'histoire, des auteurs encore jeunes dont la réputation n'est plus à faire et des écrivains reconnus ou émergents de l'ensemble de la francophonie, de sorte que la « mission » que *Les écrits* se sont donnée d'innover dans le souvenir renouvelé du passé comme dans le rêve chaque

jour ressuscité d'un futur à imaginer se trouve de nouveau relancée pour au moins une nouvelle décennie. Je quitterai la direction de la revue au cours de l'année qui vient, après avoir bouclé un parcours de plus de cinq ans par la parution de ces deux volumineux numéros-anniversaires, pouvant dès lors passer le témoin à un auteur qui le portera et l'emportera à son tour dans son propre élan, avec ses propres enthousiasmes, seules garanties qu'une tradition aussi bien ancrée que celle des *Écrits* se poursuive encore sur plusieurs générations.

L'Académie des lettres du Québec n'est pas pour rien dans la longévité de la revue, si rare de nos jours, les institutions culturelles se faisant de plus en plus éphémères. Si notre revue peut se targuer d'être la doyenne parmi les périodiques littéraires voués à la création dans l'ensemble de l'Amérique francophone, c'est bien sûr grâce à l'appui constant de l'Académie, de ses différents présidents, vice-présidents et secrétaires qui se sont relayés au fil des années, de même qu'à celui des académiciens qui y ont collaboré de manière assidue en tant qu'auteurs ou membres du Comité de rédaction ou du Conseil d'administration. Je tiens à les remercier de tout cœur, et notamment Émile Martel, Danielle Fournier et Laurier Lacroix, respectivement président, vice-présidente et secrétaire général actuels, pour leur soutien plus spécifique à la préparation et à la publication de ces deux numéros doubles, qui ne célèbrent pas seulement le soixantième anniversaire de la revue mais aussi les soixante-dix ans de l'Académie, dont la revue est indépendante sur les plans éditorial, administratif et financier, mais avec laquelle elle entretient des liens de complicité extrêmement fructueux depuis sa création. J'aimerais aussi remercier les présidents qui se sont succédés depuis mon entrée en fonction, Lise Gauvin, Georges Leroux et Louis Caron, pour la confiance et les nombreux encouragements

qu'ils ont manifestés face au travail mené par la revue et aux nécessaires métamorphoses qu'elle a dû subir pour continuer de réinventer à sa mesure la mémoire et l'imaginaire collectifs.

La vie d'une revue repose aussi sur ses artisans, qui veillent à son bon fonctionnement au quotidien, souvent dans l'ombre, avec une efficacité dont l'équipe de direction bénéficie grandement dans son travail d'animation. Deux personnes nous quittent au moment même où nous fêtons cet anniversaire: Marie-Simone Beaulieu, adjointe administrative et correctrice d'épreuves depuis plus de vingt ans, à qui nous manifestons toute notre gratitude pour l'aide extrêmement précieuse qu'elle a apportée à la revue, et Diane Brabant, secrétaire de rédaction et attachée de presse, que nous remercions de tout cœur pour l'assistance indéfectible qu'elle nous a accordée au cours des cinq dernières années. Nous leur souhaitons à toutes deux le plus grand succès dans la poursuite de leur carrière et de leurs activités. Nous accueillons par ailleurs un nouveau collaborateur, David Desrosiers, jeune essayiste et chercheur prometteur, qui cumulera désormais les fonctions de secrétaire de rédaction et d'adjoint administratif. Nous lui souhaitons la plus sincère bienvenue.



Une revue comme la nôtre ne pourrait exister sans de nombreux partenaires, sur les plans intellectuels, logistiques et financiers. Outre les organismes subventionnaires qui nous soutiennent depuis de nombreuses années, soit le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des Arts et des Lettres du Québec et le Conseil des Arts de la Ville de Montréal, auxquels nous sommes particulièrement reconnaissants, plusieurs organismes ont contribué à la vie de la revue, que ce soit la Rencontre

québécoise internationale des écrivains ou les Colloques annuels de l'Académie ou encore la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique de l'UQAM et le Centre interuniversitaire d'Études en Lettres, Arts et Traditions (CÉLAT), qui ont notamment permis à la revue de bénéficier de locaux, de services techniques et d'un environnement à la fois intellectuel et administratif essentiels à ses activités, en plus de lui avoir fait profiter d'évènements d'envergure comme des colloques, des séminaires ou des ateliers pour l'organisation de ses lancements et de ses soirées de lectures, de performances, d'hommages ou de débats. Les deux imposants volumes-anniversaires que représentent ce numéro et le suivant ont largement bénéficié d'un partenariat à la fois intellectuel, logistique et financier avec la CEP (la Chaire d'Esthétique et de Poétique), dont l'un des objectifs est de rendre compte de l'évolution de la sensibilité dans la littérature québécoise des cinquante dernières années, et plus particulièrement avec le projet en recherche-création sur «La puissance des signes» soutenu par le FQRSC, dont la mission est d'explorer en une démarche à la fois créative et réflexive les potentialités de la parole littéraire et son efficience propre dans les processus de transmission et d'innovation nécessaires à la mémoire et à l'imaginaire collectifs. Ces deux importantes livraisons de la revue sont le fruit non seulement d'un désir de commémoration de l'anniversaire d'une des revues les plus anciennes et les plus exemplaires par le rôle qu'elle a joué dans l'avènement et le développement de notre modernité, mais aussi d'une volonté de faire le point sur l'état général de la création littéraire en Amérique francophone à travers les relations intergénérationnelles qu'elle présuppose et de voir dans quelle direction l'imagination collective met le cap pour assurer non seulement la survie mais l'enrichissement de la mémoire commune nécessaire à l'épanouissement de toute communauté. C'est la *littérature en puissance* d'une culture qui n'a jamais fini de se mettre

au monde, de revivre à chaque instant son acte de naissance, que ces quarante duos d'écrivains exposent au grand jour en témoignant de l'irrépressible *puissance de la littérature* dans une société où l'abondance des signes de toutes sortes, médiatiques, mercantiles, religieux, etc., n'efface aucunement l'efficacité symbolique souterraine des mots et des images que les récits et les poèmes ne cessent de réinventer pour que la vie commune se recrée à tout moment dans les rêves et les réminiscences qui l'animent au plus profond.





EMMANUEL KATTAN  
NAÏM KATTAN







## EMMANUEL KATTAN

### *Sans chemin*

Renaissante, la nuit suinte sur sa peau, striant son visage d'ombre et de lumière.

Jacob est épuisé. Il s'allonge sur le sol, au sommet d'une colline escarpée. Dans la vallée, les feux du village vacillent encore. Péniblement, ils se fraient un chemin vers le ciel.

Les parfums de la terre, balayés par le vent, enveloppent son corps, emportent ses pensées.

Jacob ferme les yeux.

«Éternel, retrouve en moi le geste que j'ai laissé périr.

Arrache au visible mon regard, car de mes yeux ne naissent plus que ruines et renoncements.

Recueille les noms que j'ai inventés, et façonne-les à ton image.»

Bientôt son esprit, errant sous les voûtes du sommeil, se laisse entraîner par des images inconnues. Des images impérieuses et austères.

Jacob est debout. Derrière lui, une falaise. Devant, la façade lisse d'un rocher. Une lueur bleutée s'en dégage, une nappe opaque, mollement ballotée par le vent.

Le rocher semble frémir. Peu à peu une forme émerge, d'abord les bras, puis les épaules, les jambes, la tête enfin, s'arrachant lentement à cette aube minérale.

Terrifié, Jacob contemple la créature de pierre. Il voudrait fuir, détourner le regard, mais c'est la peur elle-même qui l'entraîne vers cette présence.

Les yeux fixés sur le visage sans vie de la créature, Jacob s'approche, aveugle au paysage qui se resserre autour de lui. Il scrute les yeux, la bouche, le front de l'homme. Mais ce qu'il voit, ce n'est pas un visage. C'est un masque.

«Montre-toi.» L'étranger demeure immobile. Il semble être retourné à la vie des pierres. Mais lorsque Jacob tend la main pour soulever le masque, l'étranger lui agrippe violemment le poignet.

Une douleur tranchante le saisit. Sous la pression des doigts vigoureux de l'homme, la main de Jacob s'engourdit, privée de sang.

Déterminé à dévoiler le visage de l'étranger, Jacob approche son bras gauche du masque. À nouveau, la créature interrompt son geste.

Brusquement, Jacob ramène les bras vers sa poitrine, tente vainement de se dégager, et, courbant la tête vers l'étranger, le projette au sol. Tous les deux roulent dans la poussière.

Ayant libéré l'un de ses bras, Jacob frappe son adversaire au visage. Une fêlure apparaît sur la surface lisse du masque.

Prenant courage, Jacob essaie à nouveau de découvrir son visage. Mais l'étranger est plus rapide. Repoussant la main de Jacob, il le renverse, se place au-dessus de lui et l'écrase de tout son poids.

La créature reçoit chaque coup que lui assène Jacob sans broncher et lorsque celui-ci lui frappe la poitrine de son poing, le vide résonne à l'intérieur.

Cet être à forme humaine n'est pas un homme.

«Qui es-tu? Montre-moi ton visage!» hurle de nouveau Jacob. Ignorant la douleur, insensible au sang qui s'échappe de ses blessures, Jacob rassemble ses dernières forces et, d'un vif coup de reins, fait basculer l'étranger dans le sable. Entraîné par le poids de son corps, ce dernier roule vers la falaise. Il tente de retenir sa chute en s'accrochant au passage à des arbustes desséchés. En vain.

Il continue de glisser et, arrivé au bord du précipice, il parvient à s'agripper à une pierre anguleuse faisant saillie sur la surface rocheuse. Ses jambes ondulent lentement au-dessus du gouffre. Jacob se relève et marche vers la falaise.

Indécis, il contemple le masque qui, derrière une rigide indifférence, semble l'appeler, le supplier, le conjurer de lui venir en aide.

Une dernière fois, Jacob tend la main vers le masque. Il l'effleure, il est sur le point de s'en saisir. Mais juste à ce moment, l'étranger lâche prise et se laisse choir dans le vide.

Longtemps, Jacob reste immobile, terrifié. Il attend. Le son du corps heurtant le fond de l'abîme, il ne l'entendra pas.

Lorsqu'il se réveille, les bras et les jambes labourés de courbatures, Jacob a encore le visage tourné vers son compagnon disparu.

Le vide qu'il a laissé, immense, démesuré, s'amplifie, dévorant l'espace, dessinant, au-delà de l'horizon, les contours de sa nouvelle solitude.

Jacob referme les yeux.

«Éternel, retrouve en moi le geste que j'ai laissé périr.

Arrime à ta voix ma parole, à mon chemin ton exil.

Que ton souffle, sur ma peau, étouffe ma rage.

Montre-moi ton visage, parce que sur le mien j'ai peint le silence.»

*Devenir écrivain*

Lorsque j'ai entrepris pour la première fois la lecture d'*Adieu Babylone*, je pensais découvrir un nouvel aspect de ta vie, une histoire inconnue, qui compléterait l'image que j'avais de mon père. Je me suis senti plus proche de ton parcours, bien sûr, et j'ai compris un peu mieux ce que tu représentais, ton rôle dans le paysage littéraire québécois et canadien.

Mais j'ai senti surtout que je ne devais pas chercher à te retrouver dans tes livres, que notre connaissance, notre reconnaissance, devait s'éprouver dans nos dialogues, dans l'intimité de notre quotidien.

Dans le nouvel espace ouvert par nos discussions, tu m'as montré tout d'abord que l'écriture était possible. On me dira que j'aurais pu arriver tout seul à cette prise de conscience. Mais l'important était de découvrir que l'écriture pouvait constituer le projet de toute une vie, qu'elle nous permettait de recueillir les fragments dispersés de notre existence, dessaisis de leur origine, et qu'à travers cette progression elle imaginait pour nous une nouvelle manière d'éprouver le temps.

Tu m'as appris aussi qu'il fallait inventer son propre chemin et que, parfois, à trop poursuivre les modes et les mouvements on renonçait à l'effort de revenir vers soi. Vouloir être d'avant-garde, c'est un peu comme vouloir

tomber amoureux : on y arrive d'autant mieux qu'on n'essaye pas trop fort.

À Ottawa, dès l'aube, je te voyais écrire, et dans le silence que je n'osais troubler je sentais que quelque chose de très important se produisait, quelque chose de solennel et peut-être même d'un peu dangereux. Mon père n'était pas explorateur ou capitaine de navire, mais il vivait, mieux, il créait ses propres aventures. Tu m'as donc appris qu'il y avait, dans le choix de l'écriture, un risque, le risque, je l'ai compris plus tard, de chercher en soi, et de découvrir ce que — pour peu que nous nous mettions en jeu nous-même — l'être que nous étions et que nous avons sabordé aurait préféré passer sous silence.

Enfin, tu m'as aussi appris qu'il est important de douter. Douter de soi et de l'écriture. Ce que nous risquons dans l'écriture, c'est le sens même, la raison d'être de la création. Car l'intention première qui préside au texte n'est-elle pas de prouver, contre toute logique, contre le silence de l'histoire et la tyrannie de l'avenir, qu'il n'est pas futile ? On pourrait dire : « je doute, donc j'écris. » Parce qu'écrire, ce n'est pas avant tout le pouvoir de créer : c'est celui de ne pas créer. C'est l'effort qui nous maintient dans ce fragile équilibre où rien n'est encore décidé, où tout peut, à chaque moment encore, basculer dans l'oubli — où la chance d'un commencement et d'une rupture peut parfois être saisie.

Cette leçon, la plus importante peut-être, me vient aussi de toi, papa. Lorsque j'étais petit et que je te demandais ce qu'il fallait faire pour être écrivain, tu me répondais : on n'est jamais écrivain. On le devient.



## NAÏM KATTAN

### *Visages*

Première vision du matin, ton visage m'annonce le temps qu'il fait. Encore légèrement endormie, un sourire à peine ébauché, les lèvres serrées, un froncement de sourcils. C'est la naissance du jour. Tu as passé une bonne ou peut-être une mauvaise nuit. Tu es là et peu importe le reste. Ton visage rayonne toujours d'un même éclat. Ta beauté évidente, à la fois timide et discrète, ne fait pas qu'embellir le monde. Il est sans décor. Chaque fois que tu ouvres les yeux, je ressens l'infini, dans le rayonnement qui surgit du fond de l'inconnu, d'un lointain qui noue les fils et tisse les heures. Éternelle naissance, tu m'accompagnes dans l'absence, non pas rappel ou souvenir mais, entre la fulgurance et la douceur, une lumière que je cherche à capter dans son mouvement qui m'es-souffle et m'apaise. Je suis en quête du repos et non de l'immobilité ni de la paix de la mort.

Quand, le soir, tu fermes les yeux, je veille sur ton silence. Plus tard, dans la nuit écoulée, je guette ta voix, ta première parole, reflet de ton regard. Nous vivons alors les mots et, prenant possession de lui-même, ton corps fait que les sons rejoignent le miroitement de l'aube. Souvent distraits, nous allons vivre une musique que nous ne méritons pas quand nous la confondons au bruit.

Tirillé entre divers ailleurs, parfois indifférent, ton visage m'échappe. Ce n'est ni l'abandon ni la quête de l'oubli dans la

fuite. Voici le matin qui s'annonce et le nouvel éclat de la naissance.



L'enfant qui dort. Je suis soucieux de son visage, de son bien-être, tentant de le protéger contre la peur et la douleur qu'il n'a pas encore appris à intégrer à sa conscience. Sa réaction, vive, immédiate, est un relais direct à son corps. Son abandon est-il, par sa beauté, une expression trompeuse de confiance? Quand, à force d'incessantes promenades le long du couloir et de chansons surgies de ma propre enfance, je parviens à l'apaiser et à faire cesser ses pleurs, il ne se soumet pas. Il dicte ma conduite et la patience n'est alors ni une qualité ni une vertu mais une nécessité, une exigence. C'est à moi, en obéissant, d'appriivoiser, de convaincre. Il dort et, m'attendant à son repos, le monde lui appartient: il l'invente à sa mesure jour après jour.

Guettant le moindre bruit, j'accours à son réveil comme si je pouvais le délivrer de la menace du réel, d'un monde si mal fait. Il a raison de pleurer. Je le berce pour le distraire d'un paysage dont il verra chaque jour davantage la laideur mais aussi la beauté, même quand elle est dissimulée, enfermée dans les interstices. Il se calme et, sans raison apparente, il se met à rire. Un enfant qui rit! La musique la plus belle, quasi miraculeuse. C'est l'invention de la beauté et la promesse de bonheur. Quelle récompense! Maussade, fermé, puis c'est l'éclatement d'une joie qui se suffit à elle-même, réponse à toutes les interrogations. Je l'imite sans parvenir à suivre, à égaler le déluge, le débordement. Pourrais-je, une unique fois, perdre conscience du poids de mon corps, du temps, oublier toutes les histoires et verser le rire comme une eau qui coule? Il m'annonce la beauté du monde et, indifférent à mes attentes, mon souci, son visage rayonne



de toutes les promesses. Je le chatouille et provoque un rire qui n'est plus le même. Il est provoqué, un jeu physique alors qu'il peut être, dans la spontanéité, une invention de bonheur. Je guetterai le moment où, inopinément, dans la fulgurance et l'absence à lui-même, il est présence totale. Il rit.

SP

À Montréal, Paris ou Londres, dans le métro, les visages sont des répliques, les mêmes, hommes ou femmes, blonds ou bruns, américains, européens, asiatiques ou africains. Ils font confondre les continents et les langues. En baskets ou en sandales, en jeans et en t-shirts, ils sont pareils : les visages s'effacent. M'asseyant, j'abandonne le journal et m'applique à déchiffrer l'informe. C'est la fin de l'après-midi. Une femme, sa journée terminée, rentre avec ses paquets. Son mari l'attend avec leurs deux enfants, rentrés de l'école. On guette son retour pour dîner. Son visage est un mystère, un regard distrait qui passe. Fatiguée, consciente du poids qui pèse sur ses épaules. Ai-je besoin de lui inventer une histoire, de lui fabriquer un récit de quatre sous ? Vais-je déclarer, pour mon propre bénéfice, une solidarité, une compréhension : petite émotion bienfaitrice qui ne coûte rien. Je vais ailleurs. Voici une jeune fille en face d'un garçon de son âge. Boucles d'oreilles volumineuses, cheveux frisés, rouge éclatant, bras nus et pantalon serré. Le garçon, les poils en friche, le regard fureteur, une attention aux quatre vents. Se sont-ils disputés ? Vont-ils faire l'amour ou en sont-ils lassés ? Une autre histoire, anecdote née d'une curiosité passagère. Voici un homme seul, la cravate desserrée, un dossier sur les genoux, qui parcourt la page des sports du journal. Un jeune cadre, ambitieux, nouveau marié, femme enceinte, secrétaire. Encore une histoire banale. Est-ce un moyen de repousser ces visages en les cantonnant dans l'identique,

l'anecdotique, le banal? Est-ce ma manière de les écarter, de les refuser, afin de poursuivre mon chemin sans m'attarder? Encore quatre stations. J'allais reprendre mon journal quand une femme, dans la cinquantaine, s'affaisse à côté de moi et s'applique à essuyer des larmes qui sillonnent son visage. Je tente de la regarder discrètement. Je suis pris dans un étai. Deux tentations : l'indifférence sous le couvert d'une neutralité qu'exige l'ignorance de ce qui agite cette voisine de hasard. A-t-elle été abandonnée par un mari, un amant? A-t-elle perdu un proche, un parent? Vient-on de lui révéler une grave maladie? Que puis-je faire pour elle sauf lui offrir une sympathie qui ne me coûte rien tout en me donnant l'illusoire satisfaction d'avoir exprimé ma compassion? L'autre tentation est le mutisme. Je serais alors coupable de sècheresse, d'indifférence à la souffrance du prochain. Les portes du métro s'ouvrent et voici deux jeunes gens se tenant par la taille qui se parlent à voix basse puis éclatent d'un rire bruyant comme s'ils exagéraient une joie en l'exhibant. D'autres visages défilent. Une jeune fille qui lit. Un gros roman. Pourrais-je la classer par le titre du livre? Comment situer ces hommes et ces femmes? Les profils sont des reflets passagers et ne servent même pas d'indication. Ai-je besoin de connaître une personne, de tout savoir d'elle pour affirmer ma responsabilité envers elle? Que sais-je véritablement des êtres les plus proches?



Il est en face de moi. Son rire est forcé. Il doit être préoccupé. Est-ce une maladie? Sa femme, lui-même? Il ne me le dira pas. Son travail. Il n'en soufflera pas mot. Il fait trop de blagues. Cela ne doit vraiment pas bien aller. L'ai-je jamais vraiment bien regardé? Ses épais sourcils sont gris et ses yeux entourés de plis. Deux rides creusent son visage, entourent le menton. L'ai-je vu vieillir? Depuis combien d'années nous attablons-

nous sans nous rendre compte de ce que nous mangeons? Il a toujours eu la coquetterie d'exprimer son appréciation du vin, même s'il n'était ni buveur ni gourmet. Nous nous débarassons rapidement du choix du menu pour être libres l'un à l'autre. Quand il n'est pas inquiet, ses yeux sont rieurs, moqueurs. Ne se prenant pas au sérieux, il n'a pas besoin de s'expliquer. Nous avons accepté nos divergences, nos contradictions, nous nous sommes tout dit pour atteindre le simple plaisir d'être ensemble. Parfois, le silence s'installe, se prolonge et nous ne cherchons pas à le briser. Nous l'accueillons, nous réjouissant de nous perdre dans le lointain, assurés de notre présence, souhaitant que ce moment se prolonge, ne s'interrompe que pour se renouveler. Et s'il avait une mauvaise nouvelle à m'annoncer? Cela me plongerait dans la tristesse et la détresse de ne pas savoir quoi faire. Tu m'écoutes, m'interpella-t-il une fois quand il m'annonça la mort de sa mère. Oui, je l'écoutais, ne parvenant à partager son deuil qu'à distance. Je connaissais peu sa vieille mère, qui vivait loin. Une fois j'ai dit à une amie commune, Mireille, comme je le trouvais beau. Elle s'était exclamée: beau? Tout mais pas cela. Intelligent, élégant, sensible oui, mais beau? Pour moi il l'est et cela importe peu. Est-ce le confort de nos rencontres qui produit mon sentiment de bien-être? Nous ne nous sommes jamais posé la question. Pourquoi éprouvons-nous le besoin de nous voir, à tout prix? Nous le demander serait transgresser l'intimité que nous nous contentons de vivre sans éprouver le besoin de la décrire. Aujourd'hui, il n'est pas bien et je n'enfreindrai pas notre pacte tacite en lui posant des questions, lui laissant le loisir de venir librement à son propre rythme.

»

Fermé, telle une statue. Son regard se perd dans le néant. Il n'est pas absent, ne laissant entrevoir ni passé ni avenir. Il n'est

nulle part. Semblable aux autres, immobile, il est collé à l'instant. Je me trouve devant un mur infranchissable, invisible. Le temps a disparu et il me condamne à l'étrangeté. Je me transforme en intrus dès que je laisse libre cours à l'élan que j'ai de percer un trou dans sa carapace. Ma volonté de découverte s'affaiblit, me fait défaut et, forcé de me réfugier dans l'immobilité, je suis contraint à m'abstenir. Ses paupières s'ouvrent puis se ferment. Il bouge un bras, déplace une jambe. Il respire, doit bien être en vie. Peut-être que, relégué à un indéfinissable ailleurs, sans être mort, poursuit-il une non-vie.

Je me lève, quitte mon siège avant l'arrêt du métro. Le spectacle d'une existence nue, dépouillée de toute attente, invulnérable à la promesse, me plonge dans le malaise. Je le fixe d'un regard indiscret, à distance. Rien. Nul mouvement. Une main posée sur le genou se déplace, comme dans un jeu d'ombre, un simulacre. Toute intervention est impensable. À mon tour, je suis réduit à une ombre, immobile. Il était temps de quitter un visage qui n'était pas encore né.



Il n'est qu'appétit, veut tout manger, tout avoir et tout garder. La tête tendue, son visage est enseveli dans une insatiable envie. De tout. De la femme qui passe, du menu du restaurant, de la voiture qui se gare, des vêtements à l'étalage dans une vitrine. Son regard comprime, enferme tout ce qu'il voit et, même assis, dans le silence de l'anonymat, je devine le défilé de tout ce qu'il accapare. Ce n'est plus l'appétit mais l'acharnement de posséder, d'accumuler, de multiplier et de garder. La cupidité est la boursoufflure non d'une vie savourée au départ, mais d'un réel comprimé, un avant-goût de la mort. Le regard prédateur, les lèvres serrées, la tête qui avance masquent le retrait, le refuge dans la sensation de possession. Un trésor abstrait, caché, à jamais soustrait au regard. Étranger, le

monde extérieur n'est pas une indiscretion ni même une intrusion mais une menace.



Autant la bonté trompe par une apparente fragilité, autant la haine masque une faiblesse. Le visage s'avance, écartant tout obstacle. Il semble se frayer un chemin. La haine prend la forme de la détermination, d'une absence de doute, d'un acharnement sur une voie unique. La mort conduit le pas du tireur. La vie de l'autre, sans parler de sa joie ou de son bonheur, est insupportable. Sur son chemin, tout est obstacle à écarter, à éliminer. Son regard réduit tout à l'abstraction, à la non-existence. Ce qui le frappe et le hante dans le regard de l'autre est ce qui est vie, c'est-à-dire ce qui est autre et il commence par effacer en lui-même tout ce qui peut le conduire à être un autre. Il oblitère en lui-même tout souffle, le badi-geonne. Tout est centré sur son élan, métaphore narcissique d'un enfermement. L'autre est la menace ; la négation et la mort qu'il entend infliger l'habitent. Il provoque sa propre mort par la mort de l'autre, la négation de toute vie qui se déploie dans l'action. Le visage de ce tueur est sans mouvement. La bouche close, le regard fixe, dépourvu d'élan, il préfigure une mort qu'il cherche à infliger car il en est le premier atteint.

*Dans la proximité...*

EMMANUEL ÉCRIVAIN, MON FILS

«Papa, Flaubert est-il un bon écrivain?», me demandait-il. Il avait treize ans et il avait lu tout Jules Verne. «Oui, répondis-je», sans ajouter qu'il allait s'en rendre compte par lui-même, tout seul. Il s'intéressait aux animaux, sachant que je n'y connaissais rien. Voulait-il devenir vétérinaire? Non. Son intention était d'écrire sur les animaux. Au collège, grâce à un professeur, il découvrit la philosophie. «Tu devrais lire Hegel», me conseillait-il, ajoutant: «Une fois habitué à son style, c'est comme un roman policier.» Il avait sans doute raison. Mais je n'ai pas réussi, alors que sa thèse de maîtrise portait sur la critique de Kant par Hegel.

Quand il publia sa première nouvelle, il signa d'un pseudonyme pour ne pas confondre le philosophe et l'écrivain. Une fois que sa thèse de doctorat — qui portait sur «Le devoir de mémoire» — fut soutenue à Paris, puis publiée et traduite en italien, il s'adonna à la fiction, son véritable choix. Nous n'avons à aucun moment cessé de discuter, d'échanger des idées, de nous faire part de nos projets d'écriture. Ainsi son commentaire sur mon dernier roman fut le plus mesuré, le plus pénétrant. Il me donna le sentiment qu'il comprenait mieux que moi ce que je tentais de dire. Je crois que mon admiration pour le manuscrit de son premier roman le conforta dans son choix. Il n'avait nullement besoin d'être

rassuré. Comme tout écrivain il savait où il allait même s'il affrontait les énigmes, le brouillard, les carrefours.

Dans nos conversations nous ne cherchions pas à nous imposer ni à affirmer des prises de position mais à débroussailler nos chemins, à en parcourir les sentiers sans nous égarer dans des dérives. Un jour, alors qu'il préparait une dissertation, je lui en ai demandé le sujet. Il refusa de me le dire: «Je ne veux pas que tu m'influences.» Il ne se sentait pas encore sur un terrain d'égalité. Aujourd'hui qu'il l'est, il sait autant que moi ce que nous affrontons comme écrivain, mais nous tentons l'un et l'autre de poursuivre nos routes, différentes, autonomes, souvent parallèles, mais qui ne nous opposent pas.

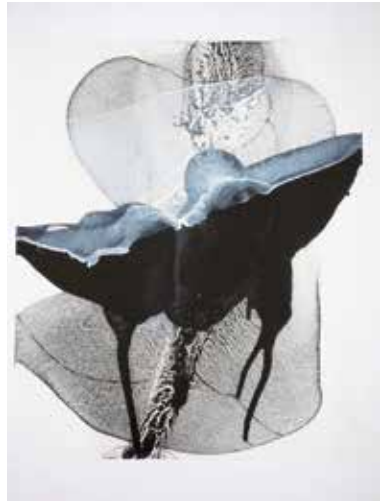
Certes, à aucun instant je n'oublie que sa naissance fut le grand événement de ma vie et mon plus grand désir, inscrit dans la confiance, est qu'il réussisse à passer d'un jalon à l'autre, à traverser les étapes. Devenu à son tour père, il sait ce qu'est un fils et suit l'itinéraire de son propre père dans la proximité, la lucidité et l'amour.

Quand je lis un de ses manuscrits, je tente de le faire indépendamment de mon sentiment, sachant qu'il est quasi impossible d'installer une distance. Mon amour est toujours présent et prend une autre tournure. Je souhaite qu'il soit bon, à la hauteur de son ambition. Pourvu qu'il soit content, me dis-je. Je ne veux pas tomber dans les banalités. L'amour qu'on porte à un fils est absolu et c'est un cadeau de la vie quand on partage la même passion.





JEAN-SIMON DESROCHERS  
ROBERT LALONDE





## JEAN-SIMON DESROCHERS

### *Cueillette*

#### **le meilleur ami de l'homme**

Le sable ne pleurait plus la mer  
il aimait d'un songe le feu  
son cœur arrêté sans nous  
corps longtemps marché  
cent fois dans l'océan  
les poches bourrées de cailloux  
comme ce soir tête vide  
au milieu la nuit  
comme son amour vieux poème la mort  
chien couché yeux levés  
un enfant pour rien  
pour lui seul laissant gémir  
l'inépuisable respiration la mer  
ni femme ni chagrin regard braqué la mer  
noire à faire peur  
dans l'eau épaisse d'un rêve  
d'un noyé sur la grève  
qu'il attendait toujours

## **L'accidentée**

trois fois au ralenti  
sa bouche tête tombée  
vous avez tout comme une enfant punie  
regard noir le cœur dans la bouche  
dans l'herbe son chemin  
le sang d'un fruit  
trois nuits petite place  
jusqu'à nous  
cœur dans la gorge à bout  
de champs intranquilles  
à demi mort sous la lune  
j'ai couru

**here comes the sun**

ce n'est pas l'hiver un piège  
 comme je sors de la mort mon reflet  
 me répète trente ans de plus  
 toute la journée dans l'univers  
 je me fais des bras de prince exilé  
 les perles d'ambre qui coulent  
 royal bouffon centre du monde  
 à toi de raconter cette histoire

*here comes the sun*  
 les coups de carabine fin du monde  
*it's all right*  
 toujours la même nuit grand soupir  
 une épaule une cuisse un ventre  
 ses bras cerclés de bracelets  
 bras croisés mon cœur penché  
 le masque idiot petit cimetière  
 sans cérémonie tomber le corps  
*just remember I'm a flying man*

j'ai pensé la mort goudron pourri  
 requin dans la vase  
 pour arrêter la folie ciel rouge  
 son corps allumette  
 bleu violet plus rien  
 entre mes côtes étoiles  
*the dreamer* commençait dans le ciel

## espèces en voie de disparition

la fardoche les ronces la bourbe  
 deux cents pas royaume de couleuvres  
 vers le vaste monde dévoré  
 les yeux vides bleu ciel  
 lumière serre cœur  
 me regardiez-vous grandir  
 garçon d'ouvrage  
 la terre eau lourde  
 ce temps bien mort ouvert en deux  
 jamais rien Dieu l'impossible  
 demande ce qui vient des glaces  
 mouvement la tête tournée  
 riant toujours sur l'horloge  
 l'arpenteur le poète  
 tout près petites fleurs ses cheveux  
 miroir qui fait presque mal  
 deux cents coups à cause du vent  
 cheveux le vent à rebrousse-plumes  
 six cents cailloux toute l'eau  
 trente marguerites bouches ouvertes  
 je cherche ma chaleur le corps  
 un pan de chemise sur la grève  
 n'est pas la place de l'âme

cent trous morsures  
 jambes molles la fardoche les ronces  
 déchiré mon chemin branches noires  
 son fusil n'a pas tiré au milieu du lac  
 j'écris un mirage en cœur de glace  
 pour voir le matin mystère encore  
 dans l'eau son ventre  
 bête blessée de partout traverse le miroir  
 et plonge avalée la bête mourante

mon père ma mère la petite baie  
grand ciel fenêtre je ne l'écoute pas  
maman des mots là-bas tout près

### **petit matin d'avril**

à peine sortir d'herbes tiges  
souples dans sa main sang  
très pâle qu'elle lécha  
saison neuve  
dans la patience étoile bleue  
de l'ombre soleil la mort  
songe maison dans l'herbe  
parcelle maison  
lucarne petit lac  
dans le sentier plus rien l'herbe  
les bras les joues  
la tête tombée pas vue  
pas encore faire mourir dans l'herbe  
une bonne fois oui  
je sais doucement glisser son fantôme  
ancien jeune homme ces mots-là  
la pensée la phrase whisky blanc  
ces mots-là délivrés de quoi  
dans l'ombre maison  
et je ne pense qu'à ma mort  
moi qui tombe dans l'herbe  
d'un jour mille miettes  
arrête le cœur

*Lettre du pilleur de mots  
à l'intention de leur auteur*

C her Robert Lalonde,

Je vous prie d'excuser ce comportement mêlant néo-dadaïsme et contraintes quasi oulipiennes. Dans ces cinq poèmes, la totalité des mots provient de cinq nouvelles tirées de votre recueil *Espèces en voie de disparition*. Étant bon joueur, j'ai gardé vos titres. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

D'un mot à l'autre, le parcours s'est fait à sens unique, le sens traditionnel du lecteur obéissant, sans vrille ni retour en arrière; une promenade dans un jardin de mots, de celle qui nous garde les yeux rivés vers le prochain bosquet, vers ce rocher cassé par des siècles de gel, vers cet arbre tombé dans l'ombre qui peu à peu devient de la terre. Cette contrainte de linéarité aura permis de préserver une part étrange du sens de vos récits. Il est clair que l'ensemble s'en trouve travesti, il s'agit de mes cueillettes, de mes découpages, de ma volonté de grouper ces mots plutôt que d'autres, de générer des significations déviées dans l'illusion de l'aléatoire, de réaliser un bricolage, un bouquet minimaliste. On pourrait aussi dire qu'à la manière de l'enfant trop pressé qui résume sa journée en deux phrases, je vous laisse quelques mélodies rompues, puisque dans l'élégante simplicité et la douceur sauvage de vos proses j'ai trouvé la possibilité de mes poèmes.



Il s'agit également d'un retour à l'origine du doute, à près de vingt ans d'intervalle. Vous vous souvenez peut-être de ce jeune homme trop grand et bien maigre, dans ce café de la rue Saint-Denis, qui vous tendait une pile de poèmes bancals. L'histoire mille fois racontée du garçon candide qui demande à l'écrivain ce que signifient ces mots et ces pages froissées, simples gribouillages, lubies hallucinées, fadaïses? Puisque vous êtes le premier à m'avoir suggéré que la littérature m'attendait au détour d'un lent travail, vous écrire des poèmes une fois de plus me semblait naturel.

Qu'ai-je donc gardé de vos cinq nouvelles? Dans la faible distance que l'expérience ou le métier me procure (si une telle chose est concevable), je crois avoir abordé vos textes à la manière d'Augustin Berque, y projetant mes propres idées, y voyant parfois un jardin formel, parfois un paysage. Au-delà de ces visions d'ensemble, j'y ai perçu des sensations d'une ferveur toujours vive, qu'il soit question de la contemplation d'un simple brin d'herbe, d'un corps à toucher ou d'un détail d'Amérique intranquille. Peu importe la nature du sujet, il y avait toujours cette intensité sensible, cette manière de garder le monde en soi, tout près des lèvres, à côté des mots. Dans *Le seul instant*, vous souligniez ce souhait d'écrire l'indicible, voire l'inconcevable. Ce souhait me hante aussi. Comment écrire l'indicible autrement qu'en approchant le monde par cumuls de sensations fines, par les sentiments que nous en avons, par l'émotion qui précède la moindre pensée et la possibilité du langage, validant alors le relativisme nécessaire, faisant de nos réalités les synthèses imparfaites d'un réel toujours glissant? Peut-être est-ce moi qui projette ma visée ontologique. Un terme bien lourd pour évoquer une somme de vieilles idées – de belles idées – ayant l'élégance de leur complexité dans la simplicité du sort qu'elles nous réservent: une condamnation douce à l'ouvrage infini où l'écriture coince entre les prétentions du langage et l'humilité

nécessaire de l'écrivain. Vieilles idées, belles idées, je disais : « Quel enfantillage, d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût différents créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur la terre. » (Maupassant)

La sensibilité qui traverse votre œuvre me ramène sans cesse à cette notion, celle-là même qui m'obsède d'un texte à l'autre et dont l'épuisement me paraît heureusement impossible : *le sens* origine initialement *des sens*. Cette recherche perpétuelle de l'indicible par le texte demande bel et bien, comme vous l'écriviez, un « langage inouï, une langue neuve », non pas dans l'invention gratuite du langage, mais dans sa possession sensible, dans ses incarnations intimes, ces froissements de chairs où s'incarnent la possibilité et la nécessité réelle des mots. Ces mots qui traversent nos corps pour exister, puisque c'est la rumeur des corps qui donne au langage sa puissance.

Si j'évoquais l'humilité qui me semble au cœur de votre travail, c'est peut-être que notre matériau, le langage, détient la force d'un infini souffrant des limites de nos imaginaires, même s'il n'en tient qu'à nous de tourner les yeux vers l'indicible et de plonger dans les possibilités inouïes du dire, et ce, quitte à laisser parfois le sens hors du cadre, à la manière d'un bruissement lointain, d'une rumeur cristalline, d'un ruisseau caché sous la neige.

Voilà peut-être ce que j'ai gardé de vos nouvelles sans réellement le chercher, parcourant vos textes pour y trouver mon propre sens, un mot à la fois, animé par ces obsessions vertigineuses qui nous sont communes. Aller à la rumeur du possible, au-delà d'une apparence d'ordre, de logique. Piller vos textes fut un réel plaisir.